

été gênée. Lorsqu'un orateur, profitant des avantages que lui donnait son grand talent de paroles, a attaqué le gouvernement du roi, avons-nous jamais demandé ce qu'il y avait derrière ces attaques ?

Une voix. Vous n'en aviez pas le droit.

M. Hébert. Nous ne l'avions jamais demandé. Ceux qui étaient assez puissants par la parole pour y répondre y ont répondu. Nous n'avons donc pas voulu faire cesser des discussions naturelles et qui sont inhérentes à nos institutions, mais nous avons dû aussi faire cesser les jérémyes qui existaient entre les amis de nos institutions.

Eh bien, Messieurs, il se présente une grande occasion de faire une manifestation solennelle. Que tous ceux qui veulent sincèrement que le drapeau de la légitimité soit à jamais abattu, que des démonstrations coupables cessent complètement, pour ne plus reparaitre, que tous ceux-là votent pour le paragraphe du projet. Ce vote servira, soyez-en sûrs, je ne dis pas au rétablissement de la tranquillité, qui, grâce à Dieu, n'a pas été troublée, mais à cimenter l'union et la concorde dans le pays. (Aux voix ! aux voix ! Ecoutez.)

M. de Larochejacquelein. M. Hébert a dit que je m'étais excusé d'un mot que j'avais prononcé à cette tribune. J'avais parlé de la guerre civile d'il y a bien longtemps. Je déplore la guerre civile avec le pays tout entier, parcequ'elle entraîne des malheurs pour les peuples.

M. Hébert a dit que le voyage de Londres pouvait entraîner la guerre civile. Voulez-vous savoir ce que j'ai dit au jeune prince, je vais vous le dire, et je désire que mes paroles retentissent dans l'Ouest, je lui ai dit, à ce jeune prince : "Que la guerre civile, personne n'en voulait, et qu'il n'écouterait jamais sur ce point de perfides conseillers." Oui, la guerre civile est le plus grand des malheurs, et je le dis du plus profond de mon cœur.

M. Guizot engage de nouveau la chambre à adopter le paragraphe de l'Adresse tel qu'il a été proposé par la commission.

Il dit que le voyage de Londres a gravement blessé la moralité politique. C'est ce point qui touche l'orateur beaucoup plus que le danger. Les fidèles de Belgrave-square, dit l'orateur, ont oublié les devoirs du serment, les devoirs du citoyen.

M. Berryer. Je demande la parole.

M. Guizot. Les fidèles de Belgrave-square ont manqué de respect au gouvernement de leur pays, ont oublié les intérêts de leur patrie... Voilà ce qui fait qu'il y a eu violation de la moralité politique. La paragrahe de l'Adresse flétrit une pareille conduite ; il doit être adopté.

Ce vote aura en outre l'avantage d'avertir ceux qui sont tombés dans de pareils écarts que de pareils faits ne doivent pas se renouveler.

Si le paragraphe n'était pas adopté dans ces termes, la faction légitimiste en triompherait, et dans peu de temps commenceraient ses tentatives coupables. Il faut étouffer de pareilles entreprises dans leur germe. Le gouvernement ne demande pas de loi de repression, pas de mesures de rigueur ; il ne s'agit que d'un vote de paragraphe, que d'une phrase dans une Adresse. Mais ce remède sera efficace, parce qu'il sera appliqué par un grand pouvoir public.

Au Centre. Très bien !

M. Berryer. Je ne veux pas me laisser animer aux paroles que je viens d'entendre ; je ne rapporte pas mon souvenir sur d'autres temps ; je ne me demande pas ce qu'ont fait les hommes qui viennent aujourd'hui... (mouvement prolongé) prétendre qu'on a manqué à la moralité politique, aux devoirs du citoyen.

Quand un prince, banni de France, parcourt l'Europe, va en Angleterre, et que là des hommes qui croient que le principe qui pouvait appeler ce prince au trône offrait des garanties pour la grandeur et l'avenir de la France ; quand ces hommes vont lui parler de sa patrie, lui dire que le premier besoin de son pays était de demeurer en paix. (Rumeurs diverses.) Quand ils ont trouvé en lui ces sentiments, on veut nous dire que c'est une atteinte à la moralité politique, que c'est avoir trahi ses devoirs de citoyens ! Et dans quelles circonstances nous tient-on ce langage ? Si nous avions été aux portes de la France...

#### ESPAGNE.

— On écrit de Madrid, le 28 janvier :

"La tranquillité est parfaite sur tous les points : les nouvelles des provinces sont favorables. Le désarmement de la garde nationale de Saragosse s'est opéré avec tant de facilité et si peu de résistance de la part des habitants, qu'indépendamment des fusils de la garde nationale, il a été recueilli par les autorités huit cent fusils. Le général Claveria annonce au gouvernement que la tranquillité est établie pour longtemps.

"On croit que le travail de la commission d'organisation du conseil d'état sera achevé la semaine prochaine et soumis à l'approbation du gouvernement. Le nombre des conseillers sera de trente, divisé en section ; chaque session se composera de cinq conseillers. La nomination des conseillers d'état sera à la discrétion du gouvernement. Le traitement doit être de 70,000 réaux pour le président, 60,000 pour chaque conseillers, et 40,000 pour le secrétaire-général.

#### ÉTATS-UNIS.

Voici de nouveaux détails, sur la terrible catastrophe du 28 février, à Washington :

L'explosion du canon imprima un choc terrible au bâtiment. Un nuage épais déroba d'abord aux yeux de la scène de foudroiement et de carnage instantané qui venait d'avoir lieu, mais bientôt un affreux spectacle s'offrit

aux regards. La culasse du canon, depuis les tourbillons, avait éclaté, et la moitié de l'énorme masse d'airain était jetée sur le flanc. Les deux côtés de babord et de tribord du steamer étaient emportés. MM. Upshur, Gilmer, Gardiner, Virgil Mavey, le commodore Kennon, le colonel Benton, le juge Phelps, M. Strickland et une vingtaine de personnes et de matelots gissaient sur le pont. La dame qui tenait le bras du sénateur Benton avait été lancée contre les agrès, M. Tyson de Philadelphie était la seule personne restée debout sur ce champ de bataille, quoique un morceau de canon d'environ deux livres eut emporté son chapeau en passant à deux pouces de son crâne. Le juge Phelps, qui avait eu son chapeau emportée et les boutons de son habit déformés, ainsi que M. Strickland, se relevèrent les premiers, ils étaient sans blessures. Le colonel Benton, on tombant, s'était écrié : "Je suis blessé !" mais il n'était qu'étourdi par la commotion. On le transporta sur un matelats, et il reprit ses sens après avoir pris un peu d'eau-de-vie. Les demoiselles Cooper et Woodbury restèrent sauvées, mais la dernière avait la face couverte du sang des malheureuses victimes. Celles-ci se composaient : 1. de M. Upshur, qui avait les bras et les jambes coupés, l'abdomen ouvert, le front fracassé, les vêtements littéralement enlevés et le corps mutilé, et qui expira au bout de trois minutes ; 2. de M. Gilmer, qui avait été atteint par derrière, à la nuque et dans les reins, en causant avec madame Wethered, de Baltimore, laquelle a été sauvée par le rampart que lui a fait le corps de son partner qui expira, comme M. Upshur sans avoir prononcé une parole ; 3. de M. Gardiner, qui eut les deux bras et les deux jambes enlevés ; 4. du commodore Kennon, qui eut un bras et une jambe emportés ; 5. de M. Maxcu, qui eut pareillement un bras et une jambe enlevés et qui expira instantanément dans un état affreux de mutilation ; 6. d'un mulâtre, domestique du président Tyler, nommé Armistead et de un ou deux matelots. Plusieurs autres de ces derniers ont été blessés plus ou moins grièvement. La capitaine Stockton, du *Princeton*, avait d'abord été rangé au nombre des morts, mais il paraît qu'il n'a reçu qu'une blessure qui ne met pas sa vie en danger. Du moins, est-ce l'opinion exprimée dans toutes les correspondances, hormis celle du journal *Républicain*. Mais une lettre datée du jeudi quatre heures du matin, et adressée à l'*American*, dit qu'à cette heure le capitaine était presque entièrement remis des effets de la contusion physique qu'il a reçue et qu'il ne lui restait qu'une grande douleur morale. Il s'était écrit, après l'explosion : "Pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas fait périr seul !" Ses amis l'avaient emporté dans le salon, et il s'y était évanoui. Il paraît que deux fragments de canon auraient été lancés à sa droite et à sa gauche sans le toucher, mais il aurait reçu en plein visage la flamme de l'explosion et il aurait eu la face toute brûlée. Il n'y avait à bord que deux médecins qui ont partagé leurs soins entre les blessés. Pour s'assurer si MM. Gilmer et Upshur vivaient, encore, il fallut retirer, à l'aide de plusieurs bras, d'énormes fragments de fonte qui les écrasaient, et dont un témoin porte le poids à près de mille livres.

Lorsqu'on vint dire au président le résultat de cette fatale explosion, il écoutait une chanson dans laquelle se trouvait le nom de Washington. Et comme la décharge eut lieu juste au moment où ce nom venait d'être prononcé : "voilà qui est en son honneur, dit en riant le maître des cérémonies, ajoutons y trois hourras." On allait pousser ces hourras, lorsqu'un mate, noir de poudre, entra précipitamment, annonça l'explosion et dit à M. Tyler que deux membres de son cabinet n'étaient plus. Le président parut ne pas comprendre. "Que dites-vous là, s'écria-t-il," puis il courut sur le point et à l'aspect de l'affreuse réalité, il fondit en larmes. M. Spencer a pleuré aussi, dit-on, se deux collègues, en apprenant leur trépas. Mais la scène la plus douloureuse fut celle qui se passa sur le *Princeton* entre les deux demoiselles de M. Gardiner et et Mistress Gilmer, qui venait de perdre du même coup les unes leur père, l'autre son époux. Ces nobles filles eurent assez de courage au milieu de leur douleur, pour chercher à dissimuler à Mistress Gilmer la part de malheur qui lui était échue. La pauvre femme s'était élançée sur le pont, échevillée, pâle comme la mort, l'œil égaré. Elle s'écriait : "M. Gilmer ne peut être mort ! Certainement non. Quoi oserait lui faire du mal ! Seigneur, ayez pitié de lui ! Je vous conjure, messieurs, de me dire où est mon mari, dites moi s'il est mort. Cela est certainement impossible, n'est-ce pas, M. Rives ?" Celui-ci restait sans voix, des larmes s'échappaient de ses yeux. "Dites, continua la pauvre veuve, dites à une femme si son mari est encore vivant." Et l'infortunée ne pouvait pleurer. On craignait de la voir étouffée par cette douleur qui n'avait point d'issue.

M. Gilmer laisse neuf enfants. M. Upshur laisse une jeune fille de 16 ans, d'une santé délicate, et une femme de 35 ans. Il en avait, lui, environ 55.

#### DECES.

— En cette ville, samedi dernier, le 23 du courant, Mr. François Jobin, à l'âge avancé de 86 ans, trois mois et 5 jours, et doyen de la confrérie de la congrégation des hommes. M. Jobin a survécu deux ans et un mois et demi, à son épouse avec laquelle il avait eu soixante ans de mariage. Il fut toujours bon père et tendre époux et l'ami dévoué de son pays. Né à l'Assomption il vint à Montréal où il sut acquérir par son industrie une honnête aisance, avec une physique robuste et une vie régulière. Mr. Jobin promettait de vivre encore plusieurs années, mais une attaque de paralysie mit fin, dans le court espace de dix jours, à une vie exemplaire de piété.